

PRÉSENCE DU FUTUR

SERGE  
BRUSSOLO

# Aussi lourd que le vent



DENOËL

Extrait de la publication

1773



*Présence du futur/315*  
Toutes vos étoiles en poche



*Aussi lourd que le vent*

DU MÊME AUTEUR  
AUX MÊMES ÉDITIONS

- Collection Présence du Futur*  
Vue en coupe d'une ville malade  
Sommeil de sang  
Portrait du diable en chapeau melon  
Le Carnaval de fer  
Procédure d'évacuation immédiate des musées fantômes  
Le Château d'encre  
L'Homme aux yeux de napalm  
Le Syndrome du scaphandrier  
Mange-monde  
Les lutteurs immobiles  
Ce qui mordait le ciel
- La Planète des ouragans*  
trilogie comprenant :  
Rempart des naufrageurs  
La petite fille et le dobermann  
Naufrage sur une chaise électrique
- Collection Présence du Fantastique*  
Boulevard des banquises  
La Nuit du bombardier
- Collection Présences*  
Ma vie chez les morts
- Collections Sueurs Froides*  
Le Nuisible (Livre de Poche)  
Le murmure des loups (Livre de Poche)  
La Route obscure (Livre de Poche)
- Collection Histoire romanesque*  
Hurlemort, le dernier royaume (Folio)
- Hors collection*  
3, place de Byzance  
La Maison de l'aigle  
La Moisson d'hiver (Folio)  
(Prix RTL-Lire 1996)  
Les Ombres du jardin

SERGE BRUSSOLO

*Aussi lourd  
que le vent*

nouvelles

DENOËL

Extrait de la publication

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by *Éditions Denoël*, 1981  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2-207-24974-3  
B 24974-6



## Sommaire

<b>Trajets et itinéraires de l'oubli.</b>	<b>9</b>
<b>Visite guidée.</b>	<b>87</b>
<b>Aussi lourd que le vent.</b>	<b>137</b>



## « Trajets et itinéraires de l'oubli »

### 1

Georges aurait voulu porter des œillères. Deux plaques de cuir ou de métal harnachées de chaque côté de ses joues et limitant son champ de vision à un étroit chemin juste assez large pour ses pieds. Chaque fois qu'il abordait l'escalier monumental du musée, il aurait aimé amputer son regard de toute perspective, de toute échappée, pouvoir le réduire à cet itinéraire étriqué qui le conduisait du parking jusqu'au hall d'entrée, les yeux fixés sur le cuir mal ciré de ses chaussures. Le bâtiment éveillait en lui une nausée indéfinissable proche de l'agoraphobie. Une ivresse malsaine, plutôt un vertige, né de l'alignement parallèle des degrés, de leur blancheur aveuglante sous le soleil. Parfois il avait la certitude que l'escalier, tel un accordéon immaculé, allait se déformer sous ses pas, gonfler, rouler, se distendre en une cacophonie monstrueuse qu'il serait seul à entendre et qui le jetterait là, au beau milieu du trottoir après que les marches — devenues brusquement molles — auraient charrié son corps comme celui d'un noyé ballotté par les vagues.

Cette architecture, à peine entrevue lors de son arrivée, le plongeait depuis dans un malaise inexplicable, sans remède, et il évitait de s'y trouver confronté trop fréquemment. Souvent il se demandait si ce dégoût, cette impossibilité d'évoluer au milieu des

énormes structures bétonnées n'était pas le résultat d'un arrangement anormal — et parfaitement concerté — des lignes de fuite. Une de ces monstrueuses illusions d'optique jouant avec le relief, et où — l'espace d'une seconde — l'esprit n'arrive plus à distinguer le contenu du contenant, le creux du volume. Il se rappelait les tests passés à l'armée : des proliférations de taches noires, de symboles baroques qui lui avaient paru proches du sanscrit et auxquels il s'était avéré incapable de donner une quelconque signification avant qu'on ne lui montre, à l'aide d'un crayon, qu'il s'agissait en fait de l'empreinte inversée de lettres parfaitement banales. Depuis il détestait les astuces visuelles, les « reliefs impossibles » ou le op'art. Ainsi le musée lui donnait-il l'impression de fonctionner comme un piège pour l'œil. Il y avait dans sa conception quelque chose de vicié, un détail infime et imperceptible pervertissant sa géométrie. Une ligne, une arche, l'angle d'une porte, quelque chose de non décelable et d'évident tout à la fois comme ces dessins des devinettes enfantines où un chat se dissimule dans la houle d'une mèche de cheveux et où un buisson apparemment anodin recèle « petit Pierre jouant au cerceau »... Georges avait entendu parler d'antiques devinettes mésopotamiennes aux images si fouillées que plusieurs années d'études ne suffisaient pas à en apporter la solution. Il se rappelait même avoir aperçu l'une de ces fresques-mystères dans une quelconque salle d'exposition du rez-de-chaussée. Le musée obéissait aux mêmes règles. Il aurait fallu prendre photo sur photo, cerner chaque volume, chaque courbe, loupe en main, traquant la clef, l'indice... La preuve. La preuve de l'impossibilité architecturale de l'ensemble, la preuve que toute cette construction ne pouvait pas tenir debout, qu'elle n'était qu'un leurre. Un repli capricieux de l'espace et du temps, un méandre de matière inconnue s'organisant selon des préceptes impossibles à concevoir. Il était sûr de l'incohérence mathématique et

physique du bâtiment. Le musée ne pouvait pas être mis en équation : IL TRICHAIT !

Un matin, Georges se le rappelait très bien, il était venu s'installer dans la salle réservée aux bas-reliefs mésopotamiens avec un duvet de l'armée, deux sacs en papier bourrés de sandwiches et de boîtes de conserve, une caisse de bière et un plein flacon de comprimés d'aspirine, bien décidé à ne quitter les lieux que lorsqu'il aurait trouvé la réponse à la question traduite au-dessous du cartouche criblé de signes cunéiformes :

« Haménotheb part pour Ninive, au moment de monter sur son char il s'aperçoit qu'on lui a volé un cheval. Où est-il ? Retrouvez-le ! »

Selon les indications portées sur le catalogue de l'exposition, cinq philosophes avaient cherché pendant six ans avant de découvrir la solution. Solution qu'on avait ensuite perdue dans l'incendie de la grande bibliothèque d'Alexandrie en même temps que tant d'autres chefs-d'œuvre. Georges ne prétendait pas rivaliser en méthode avec cinq sages de l'Antiquité, il misait simplement sur la chance. Trouver le cheval d'Haménotheb aurait constitué pour lui une revanche non négligeable.

Il était resté là cinq jours et six nuits, la tête en feu, les yeux douloureux, détaillant la fresque merveilleusement conservée après tant de siècles, poursuivant dans les replis des étoffes, les diaprures des marbres, les ciselures des coupes tenues par les buveurs, la silhouette de la monture d'Haménotheb. En vain. La scène s'était lentement mise à tourner dans sa tête, mêlant les formes et les couleurs, creuset infernal où colonnes, hommes, femmes, palais, jardins, se mêlaient en une gigantesque et démoniaque anamorphose. Pour finir, il avait sombré dans une torpeur hallucinée née des vapeurs de la bière et, roulé dans le duvet comme dans un cocon, s'était endormi à même les dalles. Elsy, sa femme, qui ignorait tout de son escapade, ne l'avait retrouvé que vingt-

quatre heures plus tard, gonflé d'aspirine et d'hypnotiques, balbutiant des mots sans suite comme une pythie aux oracles indéchiffrables.

Une fois de plus le musée l'avait vaincu. Dès lors il ne lui restait plus que la solution des œillères et parfois il se prenait très sérieusement à penser à la disposition des lanières autour de sa tête, à l'emplacement des fermetures, à la largeur des pièces de cuir. Bien sûr, Elsy s'était moquée de lui : « Tu devrais aussi prévoir une visière, avait-elle lancé méchamment, au cas où tu serais tenté de regarder vers le haut, et une minerve pour combattre toute envie de relever la tête. En fait tu devrais te déplacer le crâne recouvert d'un sac opaque ou faire don de tes yeux à la banque des greffes... »

Il n'avait rien répondu, mais depuis, ses cartons à dessin regorgeaient d'esquisses et de maquettes qui concrétisaient d'une façon toute fétichiste le seul moyen de protection qu'il avait pu imaginer contre l'influence perverse du lieu.

Un jour, dans le secret de l'atelier de sa cave, à l'aide de vieilles courroies récupérées au hasard des valises disséminées à travers l'appartement, il mettrait ses projets à exécution. Une simple riveteuse ferait l'affaire, le tout était de prendre des mesures exactes et...

Il aurait aimé discuter avec d'autres personnes, savoir si son aversion était partagée. Un psychiatre lui aurait bien sûr affirmé qu'il ne faisait que transférer sur la bâtisse son propre sentiment de culpabilité, que le bâtiment n'était que la représentation symbolique de son moi, que...

En fait tout cela était faux. Il détestait le musée avant même qu'Elsy... Mais à quoi bon ? Personne ne l'aurait cru.

Georges claqua la portière du taxi, les yeux rivés sur l'asphalte du trottoir. Il avait attendu patiemment, espérant que l'obscurité gommerait les fortifications le plus possible. C'était une piètre ruse, où la nuit,

paradoxalement, devenait sécurisante. Au besoin, si le crépuscule s'avérait trop clair, il pourrait encore chausser les lunettes noires qui gonflaient la poche-poitrine de sa veste. Il avait parfaitement conscience du danger qu'il y avait à ne pas lutter contre de tels phantasmes. Déjà, jeune homme, il avait été assailli par des crises de doute maladif, en venant à ouvrir trois fois de suite la même enveloppe pour s'assurer que la lettre qu'il venait d'y glisser s'y trouvait bien encore. Certains soirs il lui était arrivé de regarder une heure durant le robinet de la salle de bains avant de parvenir à se persuader qu'il était bel et bien fermé. Elsy, déjà couchée, l'interpellait alors d'un ton criard : « Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu viens ? », ne faisant qu'ajouter à son malaise, perturbant la sensation d'évidence qu'il tentait de faire naître en lui. L'angoisse, l'énervement, le poussaient alors à chuchoter ses constatations, comme pour leur donner plus de réalité : « ... Je tourne le bouton à fond. La dernière goutte tombe. L'eau est bien coupée... » Il restait ainsi de longues minutes, marmonnant sa prière dérisoire, penché sur le lavabo comme au-dessus d'un curieux bénitier, avec en fond sonore le leitmotiv des appels agacés d'Elsy : « Eteins la lumière bon Dieu ! Si tu veux te branler, fais-le dans le noir ! J'ai sommeil, moi ! » Il quittait la salle de bains comme une mère qu'on arrache à son enfant, le ventre noué par la nervosité, d'ores et déjà incapable de trouver le sommeil avant les premières lueurs de l'aube. Combien de fois le même cérémonial s'était-il reproduit ? Il savait que de telles absurdités cachaient en fait une maladie de la personnalité, un affaiblissement du réel, voire un début de schizophrénie. Un soir, laissant Elsy pour une tournée d'inspection de quelques jours, à peine installé dans le train de grande ligne il s'était pris à penser qu'il avait peut-être étranglé sa femme avant de partir, sans même s'en rendre compte. En état second.

L'état second devenait, il est vrai, depuis quelque

temps l'une de ses hantises principales. Immédiatement la sueur avait inondé son visage. En dix minutes il en était arrivé à douter de ses actes, de ses gestes, et l'éventualité d'un meurtre commis en quelques secondes, juste avant que se referme la porte du palier, lui était apparue parfaitement plausible. Il avait sauté du wagon au moment même où celui-ci se mettait en marche, incapable d'attendre le lendemain pour téléphoner à Elsy et s'assurer ainsi qu'elle était bien en vie. De toute manière un coup de téléphone ne laissait pas de trace palpable, sitôt le combiné raccroché il en serait venu à douter d'avoir reçu la communication. Il aurait fallu qu'il puisse enregistrer celle-ci sur un petit magnétophone portatif, mais où trouver une boutique ouverte à cette heure tardive ? Finalement il avait rebroussé chemin, hagard, dans un état proche de la transe. A la seconde où il avait enfoncé le bouton de la sonnette il était au bord de la syncope nerveuse. Elsy l'avait dévisagé avec une curiosité non dénuée d'hostilité, laissant clairement paraître son incrédulité lorsqu'il avait balbutié une histoire de dossier oublié, de carnet de rendez-vous égaré. Peut-être même s'était-elle imaginé qu'il avait voulu la... « contrôler », la surprendre en flagrant délit d'adultère ?

Jusqu'au lendemain matin elle avait gardé le même air pincé et méfiant. Ce soir-là, il avait réellement senti l'aile de la folie le frôler. Comme dans un dédoublement il avait assisté — lucide et détaché, voire critique — à la montée de l'égarement dans cette seconde partie de lui-même qui l'avait poussé à quitter le train et à héler un taxi en gesticulant comme un fou au milieu de la circulation.

Oui, ce soir-là, il avait réellement compris ce que le mot « folie » signifiait.

La peur avait agi comme une révélation, un électrochoc, et à partir de cet instant les crises de doute avaient perdu en intensité, en fréquence. Peut-être en irait-il un



jour de même avec le musée, mais il n'en était pas très sûr.

Il se jeta à l'assaut de l'escalier, tête basse, les yeux mi-clos, dans une trajectoire d'ivrogne qui — incapable de coordonner ses gestes — se laisse entraîner par le poids de son corps dans une rue en pente où il n'a que faire et qui l'éloigne considérablement de sa course initiale.

Il escaladait maladroitement les marches, courbé en deux, comme si sa colonne vertébrale était brusquement devenue incapable de lutter contre le poids de sa tête, lourde, si lourde... Il lui semblait que son crâne allait soudain jeter l'ancre au beau milieu de l'ascension, s'écrasant sur le marbre bleui par la nuit, avec la même pesanteur qu'un boulet de fonte.

Lorsqu'il eut enfin poussé les hautes portes vitrées, le malaise se dissipa.

Le hall respirait l'anonymat des bâtiments publics. Même pénombre d'aquarium, même odeur de poussière, mêmes boiseries à la peinture écaillée. Le gardien à la peau grise n'avait pas bougé. « Il ne remue jamais, avait chuchoté une fois Elsy, je suis sûre qu'il est mort ! » Il est vrai que le frêle vieillard flottant dans son uniforme de serge bleue faisait plus penser à une momie tirée de sa vitrine qu'à un humain. Georges aurait été prêt à parier qu'il s'agissait en fait d'une statue de cire. Un sorte de clin d'œil de la direction à l'adresse des visiteurs cultivés. En s'approchant de la guérite de bois brun peut-être aurait-on découvert, collée sous la semelle de l'homme immobile, une étiquette ainsi rédigée : « N° 1 : Gardien de musée. Type 1950-1970 (militaire ou fonctionnaire de police en retraite, préposé à la surveillance des salles d'exposition). » D'ailleurs à quoi un gardien aurait-il bien pu servir puisque personne ne visitait jamais l'endroit ? Puisque aucune colonne de touristes n'arpentait plus les corridors et que le rouleau de tickets abandonné derrière la vitre sale de

la caisse jaunissait doucement ? Le musée semblait agir sur les foules à la manière d'un repoussoir et Georges y voyait la confirmation de ses théories paranoïdes.

Un instant avant de pénétrer dans le vestibule, sa main effleura la pile de catalogues poussiéreux posés à même le sol, mais c'était un geste inutile, il en connaissait déjà le contenu pour l'avoir lu et relu en compagnie d'Elsy, pelotonnée dans le fouillis des draps, alors qu'il essayait désespérément de trouver un dérivatif aux crises de dépression dont la jeune femme souffrait de plus en plus fréquemment.

Il entra...

Les pièces exposées trônaient au centre de piédestaux cubiques de bois sombre et ciré. A peine franchi le seuil de la pièce, on butait sur le premier objet : une valise de papier gaufré à fermoirs de carton, entrebâillée sur une enclume oxydée par la rouille. L'enclume était bien réelle, et il ne faisait nul doute que son poids aurait aussitôt réduit le fragile bagage en lambeaux si un quelconque voyageur avait éprouvé subitement le besoin de saisir la poignée de ce sac de fantaisie pour courir vers la gare la plus proche. Pourtant cette contradiction entre le contenu et le contenant amenait Georges au bord de la fascination. C'était comme un écrin qui se révélerait tout à coup plus fragile et plus précieux que ce qu'il a pour mission de protéger. Une sorte de paradoxe logique qui se répétait de salle en salle comme un écho.

Georges évoluait avec lenteur, selon une chorégraphie établie depuis des mois. Ainsi, il savait qu'il allait s'éloigner de la malle de papier à reculons sur une distance de trois pas, qu'il pivoterait ensuite d'un quart de tour vers la droite, embrassant la vision du char d'assaut grandeur nature abandonné là, sur son estrade de chêne verni. Et chaque fois, à cette vision, le même choc mental venait miner ses processus logiques.

Le tank — la réplique exacte d'un char américain de

la Seconde Guerre mondiale du type Sherman — avait été exécuté en porcelaine si fine qu'à certains endroits elle paraissait translucide.

« Tu ne comprendras jamais rien, avait coutume de cracher Esly à ce stade de la visite, ce n'est pas une réplique ! Ce n'est pas une œuvre d'art ! c'est un objet usuel, utile, sans prétention esthétique. C'est tout bonnement un char, tel qu'on l'a dégagé des sables d'Abylhen... Un VRAI char ! »

Parfois Georges se demandait si sa femme ne se moquait pas de lui. Comment une telle construction aurait-elle pu être réelle puisqu'elle ne répondait à aucun des critères exigés d'un char d'assaut commun ? Puisque cette fragile coquille opalescente aussi fine qu'une tasse à thé se serait brisée au contact du premier obstacle rencontré ?

Georges s'approcha. La lumière, pourtant pâle, que diffusaient les néons noircis suffisait à rendre certaines parties de la machine transparentes. Il ne put s'empêcher de tendre la main, effleurant du bout des doigts les boulons de porcelaine, le blindage de porcelaine, les canons des mitrailleuses de porcelaine, les chenilles de porcelaine, immaculés, irréels... Il savait qu'il était inutile d'espérer se hisser jusqu'à la tourelle pour se laisser couler à l'intérieur de l'engin. Son poids aurait suffi à pulvériser l'assemblage aussi sûrement qu'un marteau s'abattant sur une théière. Pourtant il n'ignorait pas que le ventre du char recelait des obus de faïence, des bandes de mitrailleuse aux munitions opalescentes, crémeuses comme un service à dessert, si douces au toucher...

Non, jamais il n'arriverait à admettre qu'un tel véhicule n'était pas un produit de l'art. Jamais.

Et pourtant...

Il songea qu'il devait rompre le fil magique le retenant au tank s'il ne voulait pas passer le reste de la nuit à

contempler cette carcasse absurde, impossible. Ce monstre égaré en pleine rationalité.

Il bougea, s'arrachant lourdement à son hypnose, mais déjà les autres œuvres entonnaient leur chant des sirènes, le forçant à faire glisser ses semelles l'une après l'autre sur l'étendue du parquet grinçant, le contraignant à se jeter à corps perdu dans cette mer sentant la cire et l'encaustique qui séparait les îlots formés par les différents piédestaux des pièces exposées. Il avançait, envoûté, gagné par l'ivresse du musée, grisé de vertiges malsains, il avançait vers le miroir glauque des vitrages, les mains tendues en avant, d'une démarche de zombi, ne s'arrêtant que lorsque son visage venait buter sur la surface froide des glaces.

Là c'était un revolver de cristal avec son barillet transparent dévoilant les douilles de cuivre des balles. Un revolver démentiel voué à la désintégration au premier coup tiré. Une arme condamnée à se muer en un nuage d'aiguilles de cristal dès que le chien se serait écrasé sur l'amorce du projectile engagé en position de tir.

Plus loin c'était un obus de feutre gris qu'on avait entaillé au scalpel afin qu'on pût voir la charge explosive constituée d'une ogive de plumes et d'oisillons morts...

« Tous ces objets sont des objets réels ! » martelait Elsy à chacune de leurs visites. « Aussi prosaïques qu'un marteau ou qu'une pelote de ficelle. Leur étrangeté, leur apparence artistique s'explique simplement par le fait qu'ils viennent d'un AUTRE MONDE... »

Et Georges hochait la tête, répétant comme une leçon ou un mot de passe : « ... Un autre monde... »

Mais il n'y croyait pas vraiment.

A présent il se déplaçait à petits pas, la joue collée au verre de la gigantesque devanture, dans l'odeur âcre de la poussière et des fermetures de cuivre. Sous ses yeux défilaient les pièces d'une lingerie inconcevable : slips féminins de toile émeri, pyjamas de métal moulé non



PRÉSENCE DU FUTUR

SCIENCE-FICTION


Serge Brussolo, né en 1951, est l'un des rares auteurs francophones qui ont su s'imposer avec un succès équivalent dans des genres aussi différents que le fantastique, le roman historique, la littérature générale, le roman policier et la science-fiction. Son roman *Le Syndrome du scaphandrier* est d'ores et déjà un classique de ce dernier genre.

Des fonctionnaires occupés à faire l'inventaire d'un gigantesque musée dont personne n'a jamais vu les limites – un musée bien plus dangereux qu'il n'y paraît. Un art nouveau qui, grâce à l'usage de drogues complexes, permet de sculpter le son, de transformer blasphèmes et jurons en chefs-d'œuvre. Trois récits où les espaces et les constructions mentales mutent et se dégradent, s'altèrent pour passer de l'état de chef-d'œuvre à celui de cauchemar, ou inversement. Un tour de force, qui n'est pas sans rappeler J.G. Ballard ou J.L. Borges.

Illustration de couverture  
Jean-Yves Kervévan



9 782207 249741

B 24974.6  9.99  
ISBN 2.207.24974.3  
CATÉGORIE 2

Extrait de la publication